

14^{me} ANNÉE.

N° 385 B.

TOUS LES JEUDIS.

27 MARS 1941.

1 fr. 50

LA REVUE DE L'ÉCRAN

IDÉES - INFORMATION - CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUES



HEINRICH GEORGE et HILDE KRAHL dans "Le Maître de Poste"

NOUVELLES D'ESPAGNE

— Aux Etablissements « Orphea » de Barcelone, on a commencé le film « *Hervé et la Fuerza* » adapté d'un sujet italien par Benito Perojo, dialogue d'Antonio Quintero, musique de Moradela, interprètes Miguel Ligeró, Antonita Colomé, Alberto Roméa, Lily Vincenti, etc., etc...

— Au Coliseum de Madrid on a présenté avec un bon succès, le film *Grâce et Justice*, deuxième épisode de *Morena Clara*, mise en scène de Julian Torremacha, interprètes : Mary Santamaría, Mario Gabaron, Juan Luis, Roberto Font.

— L'excellent acteur Manolo González, après 18 ans de cinéma, retourne au théâtre comme directeur. Interviewé par un rédacteur de la revue *Radio-Cinéma*, sur son opinion sur le cinéma de son pays, il a dit entre autres : « Comme acteur je préfère l'école réaliste à l'école romantique, parce qu'elle est plus voisine du cinéma, et je préfère la comédie dramatique-sentimentale, difficile à interpréter, aussi bien au cinéma qu'au théâtre. Dans les deux cas il faut un grand naturel. »

— Avec la mort de Pedro Fernandez Cuenca, grand acteur cinématographique espagnol, le cinéma d'outre-Pyrénées perd une grande valeur. Il avait tourné entre autres *Marquitta*, *La Leyenda Roja*, *La Canción de Aiza*, *Carmen de la Triana*, etc...

— On vient de présenter à Madrid un nouveau film de dessins animés intitulé *Tempra Nitto Hacc Tarde*, réalisé par Carlos Rigalt. Autre dessin animé et en préparation : *Apprentiz de Brujo*, d'Alexandro Fernandez de la Reguera, réalisé à Valence en même temps

qu'un autre *El Viejo Don Suéno* qui marque un progrès sur les autres...

— Une production R.K.O. est actuellement en chantier en Espagne. C'est le film *Le Croiseur Baléares*, dont le sujet est tiré de la fin du croiseur « Baléares » en 1938, pendant la guerre civile. Les dialogues sont en espagnol pour que le film puisse être exploité en Amérique latine. L'accord intervenu entre le gouvernement de Madrid et cette compagnie américaine stipule le partage par moitié des bénéfices nets.

— La production nationale espagnole est en progrès. Les metteurs en scène ont de grands projets; Florian Rey se propose de réaliser *Pollizon a Bordo* sur un sujet original d'Adolfo Todorado, interprétée par Lina Yegros. Florian Rey réalisera également *Ana Maria* avec Estrellita Castro; et enfin *Eugénie de Montijo*. Antonio Calvache a en projet deux films en double version italo-espagnole : *Vendra Poi El Mar*, de Concha Linares Bicerro, et *Escuela Para muuos Ricos*, de Luis Maria de Linares. Eusebio Fernandez Ardavin pense réaliser un film maritime de Wenceslao Fernandez Florer. Luis Marquina réalisera trois films dont un sur un sujet de son père Eduardo Marquina. José Buchs a commencé en février *Flora y Mariana*.

— Le critique cinématographique de *Radio-Cinéma* vient de commencer la mise en scène de son premier film de long métrage *Escudrilla*.

— Juan de Orduna va bientôt réaliser trois courts métrages *Sérénade de la Mer*, *Nostalgie* et *L'île d'Or* qui constitueront un triptyque sur des motifs musicaux de Chopin.

J. D.



Le mois de mars 1931 a vu s'épanouir sur les écrans de France la suite de la série des versions françaises tournées par différentes compagnies américaines à Hollywood même. Rappelons entre autres la *Piste des Géants*, un film de Raoul Walsh dont Pierre Couderc avait fait une version française interprétée par Jeanne Helbling, Gaston Glass, Raoul Paoli, Emile Chautard et tout un groupe d'acteurs français d'Hollywood qui ont complètement sombré dans l'oubli; *Echec au Roi* avec Françoise Rosay, Emile Chautard et Pauline Garon.

A la même époque on présente le premier film parlant du fameux « casse-cou » Richard Talmadge *Le Club des Célibataires*; un film allemand de Max Reichmann avec Richard Tauber pour vedette *La Marche à*

la Gloire joué également par Lucie Englisch et Oscar Sima; *Vautours*, un autre film allemand, avec Agnès Esterhazy; et deux films interprétés par la grande artiste Henry Porten : *Veillée Suprême* et *Dolorosa*.

Une maison de distribution de films mettait encore à la disposition du public tout un lot de films muets de provenance internationale dont voici quelques exemples : *Sous le Masque* avec l'acteur anglais Matheson Lang; *Cœur d'Aigle*, avec Gabriel Gabrio et Adelqui Millar; *L'Aventurière de Biarritz*, avec Magda Sonja et Livio Cesare Pavanelli; *Le Captif du Silence* avec Walter Rilla; *La Bataille des Géants*, avec Maciste, l'athlète italien.

F.

LE SOUVENIR DE LOUIS DELLUC

Une pendaïson de crémaillère est toujours gaie. Celle du *Ciné-Club* : *Les Amis de la Revue de l'Ecran* ne manqua pas à la règle. Comment l'aurait-elle pu, tous ceux qui y assistaient étant, à l'exemple des organisateurs de la soirée et des fondateurs du *Club*, d'une jeunesse inattaquable... C'était donc vers l'avenir que se tournaient tout naturellement les pensées de tous ceux qui étaient là. Et rien n'aurait pu être plus réconfortant, plus encourageant.

Je ne m'en veux pourtant pas d'avoir, au cours de cette soirée, détourné un instant mon esprit du futur et de l'avoir laissé revenir sur quelques uns des sentiers que j'ai suivis depuis que j'ai découvert le cinéma. C'est que cette inauguration me rappelait irrésistiblement une autre inauguration : celle du *Ciné-Club de France*, qu'au lendemain de l'autre guerre avait fondé Louis Delluc.

Louis Delluc !... Qui connaît le nom de Louis Delluc, parmi ceux qui aiment le mieux le cinéma, parmi ceux-là mêmes qui ne se contentent pas d'aller s'asseoir devant les écrans et de collectionner, avec les photos des « stars », les histoires qui courent sur le compte de celles-ci. Oui, combien ?

Et pourtant Louis Delluc est un de ceux à qui le Cinéma doit le plus. Journaliste, Louis Delluc, comme quelques autres de ses confrères, avait découvert le Cinéma à une époque où pas un directeur de journal — même parmi ceux qui faisaient le plus de place au théâtre et aux échos dit « bien parisiens » — n'aurait eu l'idée de consacrer une seule ligne de ses quatre ou six pages quotidiennes aux spectacles de l'écran ou à la vie des studios.

Louis Delluc s'étonna de cette indifférence et en triompha. La guerre n'était pas finie qu'il publiait dans *Paris-Midi*, des articles sur le Cinéma, s'efforçant de faire comprendre à ses lecteurs tout ce qui distingue un film d'une œuvre cinématographique, un acteur d'un interprète de l'écran... Le langage qu'il tenait, c'était la première fois que qu'un s'avisait de le tenir et il fut une révélation, même — je suis tenté d'écrire : surtout — pour ceux qui, bien que vivant du cinéma, ne se doutaient pas que leur métier contenait tout ce que Louis Delluc y trouvait.

Louis Delluc découvrit Charlot. Je veux dire qu'il découvrit tout ce qu'il y a dans

un film de Charlie Chaplin de cinématographique et d'humain plutôt que ce qu'il y a de philosophique, ainsi que l'ont fait plus tard et non sans quelque exagération, certains des thuriféraires de l'homme au chapeau melon.

par
RENÉ JEANNE

Louis Delluc, ayant créé la critique cinématographique, créa le snobisme cinématographique. Le plus souvent c'est avec mépris que les gens qui se vantent d'être sensés parlent du snobisme et des snobs. Ils ont tort. Il n'est pas d'art neuf qui puisse s'imposer sans snobisme. Que les snobs ne comprennent pas toujours ce qu'ils admirent, c'est certain, mais qu'importe ? L'essentiel est qu'ils aient l'air de comprendre et qu'ils parlent... Il a fallu des snobs pour lancer Wagner, Rodin, Debussy... Louis Delluc intéressa les snobs au Cinéma, il amena devant les écrans des hommes et des femmes qui auraient, quelques mois plus tôt, rougi d'avouer qu'ils allaient se distraire aux méseventures de Rigadin ou aux exploits de Judex.

Ayant créé la critique et le snobisme cinématographiques, Louis Delluc créa le *Ciné-Club de France*, pour fournir à ce snobisme l'aliment dont il avait besoin et à ses confrères en critique les exemples qu'ils croyaient susceptibles de leur être offerts pour qu'ils les offrissent à leur tour à leurs lecteurs.

Mais Louis Delluc ne se contenta pas de ce rôle d'animateur. Il se jeta dans la mêlée et s'exposa lui-même aux coups qu'il assénait si bien aux autres. Il se fit auteur en écrivant des scénarios comme celui de *La Fête espagnole* qui, en même temps que son nom, fit connaître du public des salles obscures, ceux de Germaine Dulac et d'Eve Francis. Puis il se fit réalisateur — n'employons pas le mot « metteur en scène » qu'il n'aimait pas — et ce furent des films comme *Fièvre*, *La Femme de nulle part*, *L'Inondation*.

Enfin, il fonda et dirigea une revue hebdomadaire, *Ciné-Club*, où il s'efforça de donner au public autre chose que des potins et de l'intéresser à ce qu'il y a d'intelligence

et d'art dans le métier et dans la vie cinématographiques. Programme que ne peuvent manquer de saluer avec sympathie les lecteurs de *La Revue de l'Ecran*.

Toutes les formes de l'activité cinématographique, Louis Delluc les a donc pratiquées et il a mis à leur service des qualités qui ne courent pas les rues. On ne fut pas longtemps avant de s'en apercevoir puisque, pour ne parler que du *Ciné-Club*, celui-ci, malgré la bonne volonté de ceux qui le dirigèrent après la mort de Louis Delluc — n'oublions pas que ce fut sur l'écran du « Ciné-Club » que furent projetés pour la première fois des films dont l'influence devait être considérable comme *Le Cuirassé Potemkine* — ne survécut pas à la disparition de son fondateur.

De tous ceux qui sont morts après avoir bien servi le Cinéma, aucun ne doit être plus regretté que Louis Delluc. Il avait encore un tel rôle à jouer... Ah comme j'aurais aimé lire les articles qu'il aurait écrits lors de la naissance du parlant !...

Nul ne doit être plus regretté que lui et pourtant qui le connaît de ceux qui n'étaient pas nés à la vie cinématographique quand il en est sorti ? Qui se souvient de lui de ceux qui l'ont connu ?

A deux ou trois reprises tel ou tel journaliste — même parmi ceux qui l'avaient combattu ou, mieux encore, dédaigné — ont suggéré que, pour perpétuer son souvenir, son nom fût donné à une salle de spectacle cinématographique... Il y a bien à Paris, sur les boulevards, le Cinéma Max Linder... Mais cette suggestion n'a jamais été retenue par l'un quelconque de ceux qui auraient pu lui faire un sort...

C'est peut-être pourquoi, l'autre soir, dans la petite salle du 45, rue Sainte, pendant que se vidaient les coupes de champagne et s'ébauchaient maints projets sympathiques, je pensais à Louis Delluc et me demandais pourquoi le *Ciné-Club Les Amis de la Revue de l'Ecran* n'inscrirait pas sur un de ses murs le nom de Louis Delluc ? La pensée serait heureuse, le geste serait beau.

Le *Ciné-Club Les Amis de la Revue de l'Ecran* ajouterait un maillon à cette chaîne de la Tradition, dont le Cinéma a besoin et qu'il a tant de mal à se donner.



LA PRESSE

Une petite note parue samedi dernier dans *Le Figaro* nous fait penser à l'attitude de la presse vis-à-vis du cinéma. Voilà le petit entrefilet qui fera certainement plaisir à tous les amis de l'art cinématographique : « *Le Figaro* » va donner une importance plus grande au Cinéma. Deux lignes seulement, mais cela comporte tout un programme : Depuis la guerre, en raison de la pénurie de papier et de l'abondance des matières journalistiques d'ordre politique et militaire, le Cinéma avait été chassé des colonnes de presque tous les journaux de France. Seul *Le Jour*, sous l'impulsion de René Bizet, lui avait gardé une part assez importante.

Après l'armistice, les choses du film avaient recommencé à faire des apparitions, assez rares et bien timides, dans ce que l'on appelle communément « la grande presse ». L'exemple du *Figaro* est un exemple à suivre et qui laisse prévoir un regain de l'intérêt porté par la presse quotidienne aux choses de l'écran. Quant aux périodiques ils parlent de cinéma avec plus en plus d'ampleur : *Candide*, *Sept Jours*, *Dimanche Illustré*, *L'Avenir* et *Le Flambeau* qui vient de consacrer lui consacrant de nombreux articles, échos, photos et études.

Enfin, faisons une constatation très significative pour *La Revue de l'Ecran* : la chronique du *Figaro* est alimentée par René Jeanne ; au *Jour*, c'est Christian Mégret qui parle cinéma; à *L'Eclair* de Nice, c'est Edmond Epardaud; à *Candide*, c'est René Bizet, le « rédacteur-en-chef »; à *Sept Jours* il y a Jean Devau; à *Dimanche Illustré* la page du cinéma est composée par votre serviteur; comme on le voit, l'équipe de *La Revue de l'Ecran* a plus d'une flèche à son arc.

En résumé, le Cinéma occupe de plus en plus des positions importantes dans ce que certains appellent « l'empire anonyme »...

Charles FORD.

LECTEURS !

Retenez dès à présent chez votre marchand habituel

notre NUMÉRO DE PAQUES
20 PAGES

ABONDAMMENT ILLUSTRÉES
Prix : 2 Francs

MA BIOGRAPHIE EXPRESS

par

JIMMY GAILLARD

Je suis né à Lyon. A l'âge de six ans, j'ai débuté, au café concert, dans un tour de chant genre Maurice Chevalier. Toujours dans cette ville, j'interprétais au Théâtre des Célestins, des œuvres telles que *Sapho*, *La Veuve Joyeuse*, *La porteuse de pain*.

Ensuite, départ pour la Suisse, pour un an. A mon retour, je me laisse séduire par la capitale et pars pour Paris, où je débute devant la caméra dans *Les Mystères de la Tour Eiffel*, avec comme partenaire : Tramel. Remarqué après par Jean Benoit-Lévy,

je deviens tout à fait vedette dans une production intitulée : *Peau de Pêche*. Je tourne par la suite : *Maternité*, *Jimmy*, *Le cœur de Paris*.

Je délaisse à nouveau pour un temps le Septième Art pour le Théâtre, et je joue un rôle important dans un nouveau spectacle de



Mistinguett : *Paris qui brille*. Devant le succès remporté par cette revue, un grand impresario new-yorkais me remarque et me fait signer un contrat pour aller jouer là-bas une grande production de Erik Charell.

A mon retour à Paris, je joue dans une opérette à grand succès, *Normandie*, où j'ai pour partenaire, la charmante Lyne Clevers. C'est pendant les représentations de *Normandie* que j'ai eu la bonne fortune de connaître Ray Ventura et depuis, je suis toujours resté à ses côtés.

Je fais ensuite ma réapparition à l'écran dans *Feux de Joie*, *Tourbillon de Paris*, *La Vie des artistes*, *L'Entraîneuse*.

Pendant la guerre, j'ai été mobilisé dans les chars d'assaut. A ma libération, je retrouve Ray Ventura, qui est en train de remonter son orchestre à Lyon. Je fais évidemment partie de son nouveau ensemble, et puis c'est le départ pour la zone libre, en attendant de tourner une nouvelle bande, avec Micheline Presles, ou bien un voyage en Afrique du Nord, avec l'orchestre.

QUELQUES INTERPRÈTES..



André avec Jean Daurand.



Jacques Erwin Thérèse Dorny et Gérard Oury.

... DES "PETITS RIENS" ...

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
Rédacteur en Chef : Charles FORD
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

France :
1 an : 50 frs. 6 mois : 28 frs. 3 mois : 15 frs.
Suisse :
27 Kanonengasse, Bâle
1 an : 10 frs suisses ; 6 mois : 6 frs ; 3 mois : 3 fr. 50 ; le numéro : 30 centimes.
Etranger U. P. :
1 an : 100 frs. 6 mois : 60 frs. 3 mois : 35 frs.
Autres pays :
1 an : 125 frs. 6 mois : 70 frs. 3 mois : 40 frs.
(Chèques Postaux : A. de MASINI, 43, bd de la Madeleine, Marseille C. C. 466-62)

UN CHIEN DANS UN STUDIO ET VOILA MÉDOR

Parmi les innombrables interdictions qui barriadaient les portes des studios, il y en a une qu'on a oubliée sur les écriteaux, et c'est bien pour la première fois qu'un studio se laisse distancer, dans le domaine des choses prohibées, par un vulgaire bureau de poste ou un banal hall de banque : on a omis d'interdire aux chiens l'accès des studios.

Peut-être était-ce pour ne pas faire de peine aux vedettes amoureuses de leurs amours de petits chiens, sans doute aussi ne voulait-on pas compliquer la tâche des photographes et des échotiers publicitaires, qui trouvent toujours, en un chien bien placé ou bien cité, un utile aliment de dernière heure. En tout cas, voilà qu'après Charlot comme réminiscence dans le titre et Rin Tin Tin comme protagoniste-star, Médor, aux studios de Marseille, va jouer *Une vie de chien*.

Maurice Cammage me l'avait dit dès l'entrée, aussitôt que j'eus aperçu ses mèches en broussailles derrière ses lunettes épaisses et ses lunettes épaisses derrière la fumée de son cigare :

— Les éléments principaux du film ? Il y en a trois : Fernandel, un pensionnat de jeunes filles et un chien. Vous allez voir qu'à eux trois, ça ne se goupille pas mal...

L'un des éléments était là sous mes yeux, sur le premier plateau : une ribambelle de jolies filles, en blouse orange brodée d'initiales noires, avec généreusement exhibées sous lesdites blouses, une double ribambelle de jambes nues et brunes. Boulet, l'assistant de Cammage, leur avait disposé des chaises dans la vaste et claire salle de classe que représentait le décor, et, debout devant les chaises, à son commandement, elles s'étaient mises à chanter.

Chaque animal a son cri,
C'est original
De la poule au petit cabri,
Du bœuf au cheval...

C'est alors seulement que je m'aperçus que l'un des deux autres éléments dont m'avait parlé Cammage était là aussi : devant les filles du pensionnat, il y avait une chaire garnie de notes, et au delà de la chaire garnie de notes, il y avait un tableau noir avec des noms de musiciens tout autour, et entre la chaire et le tableau noir, Fernandel, une baguette de chef d'orchestre à la main, dirigeait le chœur :

— C'est n'est pas joli comme ça... Le pe-

tit oiseau qui fait cui, cui... vous dites ça d'un seul sifflement, sans sursaut... Il faut que ce soit joli, joli vous comprenez, comme ça...

Et Fernandel avançait le buste, les lèvres et les dents, souriait et détaillait avec minutie et amour : cui, cui... On recommença. Boulet s'affolait, et même le placide Cammage, et Moretti aussi, le musicien qui tenait à sa chanson et la voyait un peu étouffée par la musique, trop forte dans l'espèce de caisse sonore que formaient les murs en béton du studio. On décloua un décor pour changer l'orchestre de place, et puis l'on recua le décor, et on laissa les musiciens derrière.

— Vous voyez, dit Cammage, qui avait surgi brusquement à côté de moi, c'est une chose que vous oubliez généralement de dire, vous autres journalistes : les mille complications nouvelles de notre travail, le manque de place, les ennuis avec la pellicule...

Les petites filles en blouse orange se sont remises à chanter. Et Fernandel a pris tellement à cœur son rôle de professeur de chant qu'il en casse sa baguette. Boulet enguirlande quelques-unes des élèves qui savent imparfaitement leur chanson, puis il en amène une autre, une frimousse souriante et expressive, sans trac et sans prétention.

— Yvonne Zenouda, une des dix jeunes filles que j'ai amenées de Nice pour figurer les élèves du pensionnat, car à Marseille, je n'avais pas trouvé grand-chose. Celle-ci a déjà un petit rôle, et vous serez étonné de la façon dont elle s'en tire...

— En place, hurle Cammage à l'improviste. Le Rouge. Moteur.

Et le coup de claquette vient ponctuer :

— Médor, 46a, première...

Fernandel a une deuxième baguette, l'orchestre a enfin trouvé son emplacement définitif, Moretti rayonne, Boulet souffle un instant sur une chaise et Francis Claude qui, avec Jacques Chabannes et Jean Praxi, a contribué à l'édification du scénario et en a imaginé les gags, Francis Claude se décide enfin à m'expliquer la place de la scène qu'on tourne actuellement dans l'ensemble de l'histoire :

— La pension Sylvain Calumet reçoit la visite d'un inspecteur. Or la pension n'a qu'un seul professeur, le professeur de chant Fernandel. Mais par amour pour sa directrice — sa blonde directrice, puisqu'il s'agit

de Josseline Gael —, le professeur de chant, galopant de classe en classe pour y arriver avant l'inspecteur, se métamorphosera tour à tour en professeur de chimie et de latin et de géographie et de tout ce qu'en voudra...

Décidément, depuis *L'Héritier de Mondésir*, Fernandel a pris goût aux transformations. Francis Claude m'apprendra d'ailleurs encore que Fernandel poussera l'amour pour sa directrice jusqu'au point de passer des examens à sa place, habillé en femme. Ce qui lui vaudra toutes sortes de complications sentimentales. Mais pour l'instant, il est tout à son nouveau métier de professeur de chant. Pour la quinzième fois, vingt voix caïres et jeunes, mais pas très assurées ont repris :

Chaque animal a son cri
C'est original...

Voilà la pause enfin. Au plaisir de tourner — parfois pour la première fois — succède la fatigue. Par dessus les cheveux blondes ou bruns affalés sur les chaises, les visages familiers apparaissent dans les divers coins du studio : celui de Jim Gérard et son ventre — Sylvain Calumet, s. v. p. —, Kérien tient les fils, et où Médor ne devient pas seulement Monsieur Calumet, Directeur de pensionnat, mais encore Monsieur Calumet, maire de Saint-Pourcin...

Je ne vis Médor ce jour-là que devant la loge du concierge. Et ce qu'il y faisait est en dehors du cinéma.

Léo SAUVAGE.



Le prestige du professeur Fernandel en fâcheuse posture, au cours d'une des scènes que l'on tournait l'autre jour...



6

LA REVUE DE L'ÉCRAN PRÉSENTE

LA VÉNUS AVEUGLE

FILM COMPOSÉ ET RÉALISÉ PAR ABEL GANCE

Clarisse, la
« Vénus Aveu-
gle ».

Clarisse est retoucheuse de clichés photographiques ; à la morte-saison elle est modèle. C'est elle qui a posé pour Gazzi, le peintre à la mode, qui a fixé pour la postérité ses traits sur les boîtes de cigarettes « Vénus », dont des affiches énormes, placardées dans le pays entier vantent les mérites. Vénus, car c'est comme cela que l'on appelle désormais Clarisse, a chanté avec grand succès au cabaret du « Bouchon Rouge » où elle remplissait d'aise la clientèle et d'argent la caisse du propriétaire, Indigo, ancien lutteur et baryton, mais depuis un certain temps Vénus a abandonné la chanson, car son fiancé, Madère, propriétaire du cargo le « Tapageur », ne lui permet plus de s'offrir à l'admiration des foules. Son amour-propre d'homme en souffrait trop. Madère attend la réalisation de la prime-assurance pour son vieux cargo avarié. Dès qu'il aura touché, il épousera Clarisse. Mais un drame inattendu va bouleverser la vie de ces deux êtres voués apparemment au plus grand bonheur...

Se sentant les yeux un peu fatigués, ces beaux yeux qui faisaient l'admiration de Madère et de tout le monde, Clarisse est allée trouver l'occuliste Goutare.

L'occuliste regarde les yeux de la jeune fille et ne parvient pas à réprimer une vive contrariété :

— Petite folle ! Il fallait venir plus tôt ! J'aurais pu opérer. Vous avez un décollement inférieur de la rétine.

Un deuxième médecin consulté, confirme l'opinion de Goutare. Dans un an, deux ans au plus tard, Clarisse sera aveugle. Sa sœur Mireille, elle-même estropiée, est atterrée. Ce qui la préoccupe le plus c'est la réaction qu'aura Madère.

— Que va dire Madère ?

Clarisse ne répond pas, puis après un instant :

— C'était trop beau. Jamais je ne pourrai lui avouer une chose pareille. S'il apprenait ça, il ne me laisserait peut-être pas voir son chagrin pour adoucir le mien, mais il compterait mes jours de lumière et, quand je n'y verrais plus, il voudrait qu'on se tue ensemble !

Clarisse décide de se sacrifier pour le bonheur de Madère. Pendant que la Vénus prend cette décision et échafaude le plan qui lui permettra de la réaliser, Madère, accompagné de son fidèle ami Ulysse, acteur sans succès et prestidigitateur malchanceux, attend avec impatience le retour de sa fiancée, à bord du « Tapageur ». Pour la centième fois, il vient de repousser les offres tentantes de Giselle, femme du monde, qui le poursuit de ses assiduités depuis de longs mois.

Lorsque les deux sœurs reviennent enfin à bord, Madère s'affaire autour de Clarisse avec amour et affection.

— Le bonheur, c'est ça, Clarisse. C'est court, terriblement court. C'est déjà fini au moment où on en parle. C'est doré comme les rames des pêcheurs quand le soir tombe.

Clarisse est bouleversée. Comment faire ? Elle doit partir pour lui sauver la vie. En rentrant, elle était prête à tout casser, puis, reprise par la chaleur de l'accueil, elle avait cédé, elle s'était blottie contre lui. Comment trouvera-t-elle le courage de s'en aller ? Le hasard qui devient vite la Fatalité lui tend la perche, car elle découvre un sachet laissé là par Giselle.

La scène de jalousie se déchaîne et prend peu à peu l'allure d'une véritable tempête. Ces deux êtres qui s'adorent se jettent à la face des insultes définitives. Madère est violent. Clarisse raconte, invente. Elle n'en peut plus...

— Tu en as assez de la vie avec moi ? crie Madère.

Et c'est la rupture fatale.

Madère s'effondre comme l'équipage sur l'Oasis qui part pour une croisière d'un an. Ce n'est qu'après plusieurs jours de voyage qu'il apprendra que Giselle l'a suivi. Quant à Clarisse, elle retourne au « Bouchon Rouge » avec Mireille et Ulysse qui ne récolte pas plus de succès qu'avant. La Vénus chante tous les soirs et remporte chaque fois un triomphe, mais un certain jour elle s'évanouit sur la scène. C'est le présage d'un heureux événement. Cette nouvelle bouleverse l'existence de Clarisse.

— Tant que j'étais seule j'avais raison. Aujourd'hui qu'il y a une autre existence en jeu, je lui dois la vérité.

Après la naissance d'une splendide petite fille qu'Indigo, le propriétaire du « Bouchon Rouge », a baptisée Violette, la Vénus partage son temps entre la contemplation de l'enfant qu'elle veut regarder et regarder encore avant de perdre la vue, et l'étude de l'atlas, négligeant souvent les trois heures de repos dans la chambre noire, prescrites par l'occuliste Goutare.

Enfin, le retour de l'Oasis est annoncé. C'est un jour de grande fête pour Clarisse qui va au débarcadère, entourée de Mireille et du fidèle Ulysse. La Vénus porte son enfant comme pour le montrer plus vite au père. Lorsque les premiers passagers se montrent sur la passerelle, sa figure passe brusquement de la joie la plus folle à la stupeur la plus complète. Madère n'est pas seul. Giselle le tient amoureusement par le bras. Mireille a pris l'enfant des bras de Clarisse. Ulysse la soutient. Ils l'entraînent. Elle n'a pas pu dire une parole. Elle n'a pas eu une réaction...

Prenant son courage à deux mains, au bout de quelques jours, Clarisse va retrouver Madère, mais c'est Giselle qui la reçoit. Les atouts que Vénus avait dans son jeu pour le bonheur ou la mort se révèlent inopérants, car Madère et Giselle sont mariés et ont, eux aussi, une ravissante petite fille.

La terrible série des épreuves n'est pas encore terminée pour Clarisse, car une épidémie de diphtérie emporte la petite Violette et lorsque le cortège de deuil descend lentement les marches de la petite église du Vieux-Port, un cortège de baptême monte dans le même temps. C'est celui de la petite Jeanette, fille de Madère et de Giselle. A mi-chemin, les deux cortèges se rencontrent. Madère a remarqué qu'aucun homme ne marche à côté de Clarisse. Il ne résiste pas à un violent bouleversement de tout son être qu'il ne parvienne pas à dissimuler.



Giselle et
Ulysse à bord
du « Tapageur ».

7



Clarisse chantait au « Bouchon Rouge »

Et deux jours plus tard, sachant que ses anciens amis sont retournés habiter son vieux cargo, se dissimulant dans l'ombre, après avoir guetté le départ de Mireille et d'Ulysse, Madère se faufile à bord du « Tapageur ».

Clarisse vient de l'apercevoir :

— Toi ! Vous ! Sortez, Madère ! Sortez !

Sa voix est sifflante, métallique, méconnaissable. Par contre Madère parle doucement, comme un malheureux :

— Il y a je ne sais quoi d'explicable, de terrifiant dans ce qui s'est passé entre nous. Clarisse, expliquez-moi !

— Trop tard ! Sortez !

Après cette scène pénible, Clarisse porte sa croix avec courage ; elle vit comme dans un rêve et c'est une poupée qui remplace auprès de son cœur brisé la petite Violette disparue. Un matin, alors que la lumière est éblouissante, que le soleil est resplendissant et que toutes les choses paraissent en fête, Clarisse pousse un cri terrible :

— Mireille !

Sa sœur accourt, dévêtue. Elle est bouleversée, car elle comprend que le drame s'est produit.

— Est-ce toi, Mireille ?

Et elle demande à sa sœur d'allumer la lampe. C'est alors seulement qu'elle comprend définitivement. Elle est aveugle...

Son calvaire se poursuit dorénavant dans les ténèbres. Pendant ce temps le ménage Madère-Giselle marche de mal en pis. Ces deux êtres nullement faits l'un pour l'autre commencent à s'en apercevoir. Pour Giselle la révélation est d'autant plus facile que Madère a perdu tout son argent. La jeune femme se détache de plus en plus de son mari et Madère, qui ne connaît pas la nouvelle tragédie de Vénus, ne parvient plus à maîtriser ses sentiments.

Un an passe...

N'en pouvant plus, Madère se décide à reparaitre sur le « Tapageur ». Apercevant Clarisse, il reste pétrifié. Mireille l'entraîne de force :

— Madère, vous vous êtes conduit avec nous comme un misérable, mais il faut que vous sachiez la vérité...

Pendant qu'un violent orage se déchaîne, Mireille termine son émouvante confession.

— Voilà, vous savez tout ! Elle vous a menti pour que vous la quittiez, pour vous éviter de souffrir. Ma sœur est une sainte, je vous assure, Madère. Elle vous a aimé plus qu'il est possible d'aimer un homme !

Le désespoir de Madère est indescriptible. Il s'agite de ses poings les toles du roof et répète comme dans un cauchemar :

— Aveugle ! Aveugle ! C'est injuste ! Tes yeux, Clarisse, les pauvres yeux !

Au moment où tout semble perdu, où la tragédie est arrivée à son paroxysme, le brave Ulysse, réussissant pour une fois un tour de prestidigitateur, redonne à Clarisse un peu de bonheur. Mettant dans la confidence Mireille et Madère, Indigo et tous les amis du « Bouchon Rouge », Ulysse prépare une sublime comédie du bonheur. On présente à Clarisse un hom-

me charmant, un admirateur qui allait souvent l'entendre au « Bouchon Rouge ». Il s'appelle François de Rupière, il est très riche et propose à Clarisse un voyage splendide à bord de son yacht de luxe, le « Primavère ».

Et la comédie du bonheur continue, minutieusement réglée par Ulysse. On transborde Clarisse du misérable « Tapageur » sur le splendide « Primavère » qui n'est que le « Tapageur » arrangé pour la circonstance. Sous le nom de François de Rupière, Madère continue à voir Clarisse et la petite Jeanette a remplacé la poupée auprès de l'aveugle. Tout en restant amarré dans le port, le « Primavère-Tapageur » accomplit pour Clarisse une divine croisière...

Un jour pourtant, Madère réunit tous les amis du « Bouchon Rouge » et leur tient le langage suivant :

— Jusqu'à présent, mes amis, pour sauver une femme de la mort, vous m'avez aidé à fabriquer du rêve. Il faut maintenant, pour nous faire vivre tous, fabriquer de la réalité. Aidez-moi...

Et le miracle s'accomplit. Le « Tapageur »

va quitter le port. Tendant l'oreille, écoutant les bruits multiples qui président au départ des grands cargos, Clarisse demande à Madère :

— Alors, nous partons... de Smyrne ?

— Dans quelques instants, Clarisse.

Puis, brusquement inquiet :

— Qu'est-ce que vous avez ? Il y a quelque chose de mystérieux dans votre visage...

— Un instant, François, le bonheur c'est court. C'est déjà fini au moment où on en parle. C'est doré comme les rames des pêcheurs dans le crépuscule...

Madère se jette à genoux et dans un cri qu'il ne peut plus contenir :

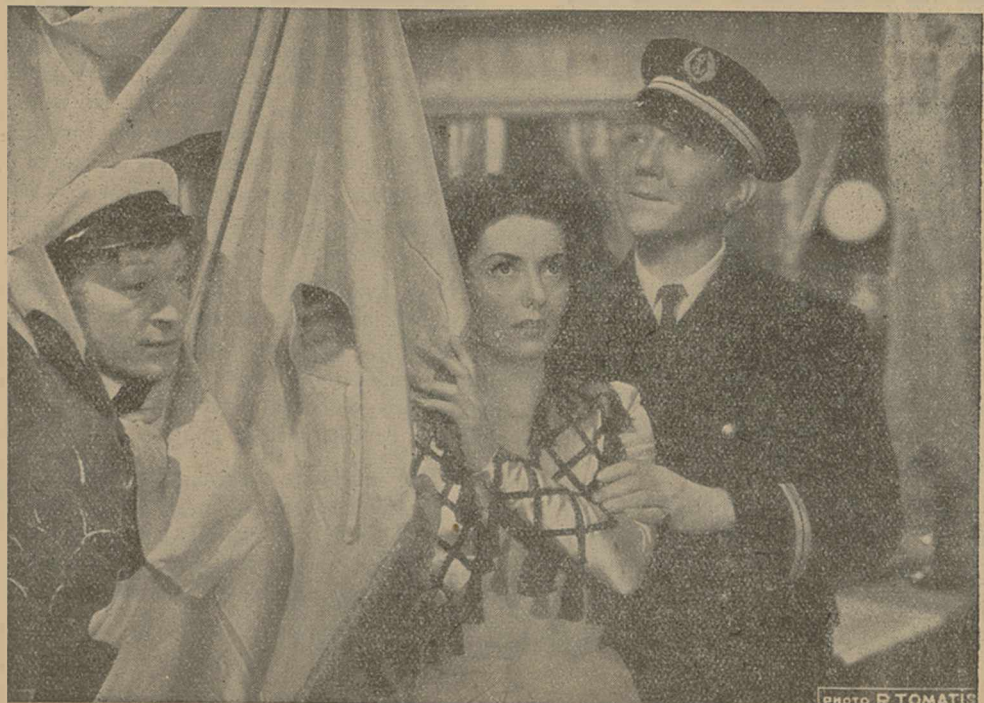
— Clarisse, tes yeux me regardent. Tu vois ! Tu vois !

— Non, non, mon cher amour, je ne te vois pas... Mais je t'ai deviné. Ton cœur était trop près du mien — il battait trop fort — il va trahir... C'est à ton cœur que je t'ai reconnu !

A partir de ce moment, le « Primavère » redevient le « Tapageur » et il emmène vers un bonheur réel la Vénus Aveugle...

Charles FORD.

Ulysse et Madère contemplent le nouveau bonheur de Clarisse





LA SCRIPT-GIRL.

Comme le régisseur la script-girl joue dans le zoo cinématographique un rôle énorme et obscur.

Ne nous laissons pas prendre à ses petites coquetteries. La script-girl ne serait pas femme si elle n'était un peu coquette. Mais observons la attentivement dans l'exercice de ses fonctions délicates et essentielles quoique anonymes.

La script-girl tient dans ses jolies mains toute la destinée du film. Elle connaît le découpage mieux que le metteur en scène lui-même. Dotée d'une grande mémoire — car il est impossible de tout noter — elle se souvient que la vedette tenait son sac dans la main droite et son écharpe dans la main gauche quand elle est entrée dans le décor, que le jeune premier au début de la scène qui fut tournée il y a quinze jours avait une cravate bleue et un veston gris clair.

Mais son rôle ne se borne pas à ces accessoires. Suivant le travail de prise de vues, numéro par numéro pour employer le langage du studio, elle doit noter parmi les trois ou quatre « scènes » du même numéro qui furent tournées les bonnes et les mauvaises. C'est elle qui rappellera au metteur en scène :

— La « deux » du numéro 189 est la bonne.

Ce qui indique que la « deux » est la scène qui devra être tirée.

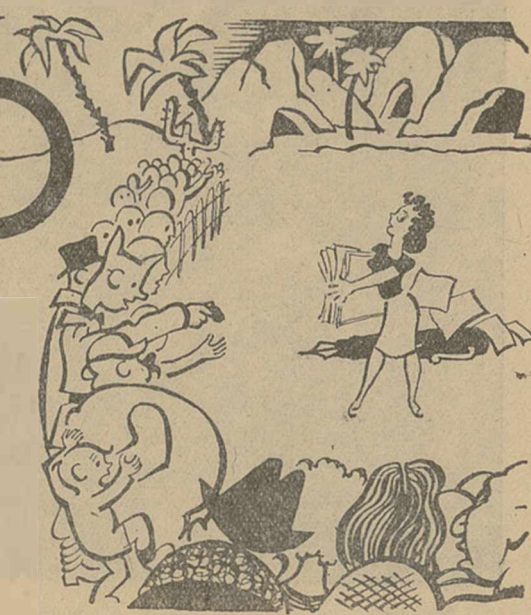
La script-girl constitue une sorte de double vivant, de schéma humain, du film.

Sagement assise à sa petite table cependant que l'on tourne, elle ne perd rien du travail, note et note toujours sans jamais rien dire, sans paraître même être là. Elle est modeste et effacée, placide et consciencieuse.

Tous, du metteur en scène qui voit en elle sa principale collaboratrice, au plus petit artiste, la respectent, un peu comme au théâtre on vénère le souffleur, car elle dispense tout le monde des efforts de mémoire.

— Que la cravate avais-je, mademoiselle quand je suis entré dans le décor ?

— La bleue, monsieur, avec le veston gris clair.



— Marguerite, voulez-vous me rappeler quelle scène du 291 a été retenue ?

— La « quatre », monsieur.

La script-girl est la seule femme technicienne du studio. Peu d'hommes s'acquitteraient d'une telle tâche avec sa conscience et sa précision.

Edmond EPARDAUD.



Samedi a eu lieu la seconde soirée organisée dans son local de la rue Sainte par le Ciné-Club « Les Amis de la Revue de l'Ecran ». Ainsi que nous l'avions annoncé, cette séance était consacrée au « doublage » problème sur lequel chaque amateur de cinéma a son idée, sans toujours bien en posséder les données.

Nous avions donc réuni l'autre soir quelques spécialistes de la post-synchronisation, techniciens et artistes, ces gens dont on ne parle jamais dans la presse, et dont c'était peut-être — à ce titre tout au moins — le premier contact avec le public.

Notre secrétaire général, Jean Daurand, qui a déjà à son actif, de Jackie Cooper à John Garfield, une variété impressionnante de doublages, prit la parole et expliqua aussi simplement que possible en quoi consiste l'art

de faire parler français les artistes étrangers et passa rapidement en revue les différents procédés de post-synchronisation. Il fut secondé par les explications que fournirent, chaque fois qu'il fut nécessaire, trois praticiens avertis du doublage : MM. Schwark, Jean Sacha et Mme Isabelle Debain. Cette dernière, après que la controverse eût été engagée par nos amis Arlaud et Farinole, prit avec un cœur admirable la défense du doublage, et multipliant exemples et anecdotes, révéla littéralement aux non-initiés un art difficile, ingrat et passionnant. Elle présenta et prit à témoin deux grandes artistes du doublage : Madeleine Larsay, qui eut notamment la tâche écrasante de doubler Irène Dunne dans *Back Street*, et qui y réussit d'émouvante manière, et Yvonne Leygues, la voix française de Deanna Durbin.

Et la discussion se poursuivit, amicalement animée, entretenue par les membres du Club et les collaborateurs de la Revue. Et si l'on ne peut prétendre que les partisans du doublage écrasèrent les réfractaires (il est toujours difficile de déraciner des idées qui ont eu le temps de s'implanter en des formules définitives : « le doublage n'est pas un art », « le doublage est une escroquerie », etc.), tout au moins ces derniers emprêtèrent-ils enfin des notions précises sur ce dont ils discutent. Et aussi, de la sympathie et du respect pour les techniciens d'un travail difficile, pour les artistes qui sans gloire ni cachets fabuleux, possèdent un métier et une conscience professionnelle manquant à bien des grandes vedettes.

Donc, charmante soirée, qui se déroula dans l'atmosphère intime et cordiale que nous souhaitons donner à nos séances et que nous avons trouvée dès la première réunion. Un peu trop intime même, car nous n'y avons reconnu nos membres actifs que dans une proportion qui nous a semblé insuffisante. Nous savons que ceux d'entre eux qui viennent sont satisfaits et approuvent nos initiatives. Nous voudrions savoir ce que pensent, ce que désirent les autres cotisants déjà nombreux, et dont la présence se manifesta surtout à l'occasion de l'invitation qui leur fut faite d'aller au Majestic voir *Good bye Mr Chips*. C'est pourquoi nous souhaitons les voir à nos prochaines permanences, qui auront lieu chaque semaine, 45, rue Sainte, les lundis et vendredis, de 18 h. 30 à 19 h. 30., et les convoquons tout spécialement :

SAMEDI 29 MARS
à 18 heures précises, 45, rue Sainte
Nous vous y parlerons de nos projets. Vous pourrez nous faire connaître ceux dont la réalisation nous vaudra votre assiduité.
Présence indispensable.

LES PATERNITÉS ORAGEUSES

PIERRE BLANCHAR ET GILBERT GIL



Leurs relations familiales sont jalonnées de coupes de champagne à travers la figure.... (Une femme sans importance).

Depuis que dans *Le Coupable*, l'un tourna le fils de l'autre, les « gens bien renseignés » qui, grâce au ciel ne manquent pas autour du cinéma, viennent vous glisser dans le tuyau de l'oreille : « Chut, ne le dites pas, Gilbert Gil... Pierre Blanchar... parfaitement, son fils... vous ne le saviez pas ? Vous n'avez donc pas remarqué leur ressemblance ? »

Lorsqu'une seconde fois, dans *Une Femme sans importance*, ils se retrouvèrent paternellement liés, les mêmes gens bien renseignés estimèrent que la question ne se posait même plus. Point n'est besoin de démentir, ni de faire des recherches biographiques ; on sait ce que valent ces légendes, soigneusement cultivées par les chefs de publicité qui, émules de leurs confrères américains, continuent à croire que tout ceci est excellent pour la plus grande gloire du cinéma.

Néanmoins, ce n'est pas tout à fait par hasard que Blanchar eut à deux reprises Gilbert Gil comme fils fictif. Il y a entre eux de multiples points de similitude ; passons sur l'indéniable ressemblance physique ; mais leurs comportements sont parallèles : Gilbert Gil est avec Barrault — mais en moins crispé — le seul jeune premier inquiet de notre écran ; place que tint longtemps Blanchar, quoique l'on dise, avant *Crime et Châtiment* ; son Chopin de la *Valse de l'Adieu*, son *Capitaine Fracasse* même, son *Don Juan* à la scène étaient des inquiets.

Ils ont tous les deux un sens extrême de la révolte, de la vie dure et de la bagarre intérieure, voire de la bagarre extérieure. Sa jeunesse rend Gilbert Gil moins torturé que son aîné, mais plus rageur, cela représente exactement le décalage d'une génération.

Tout ceci ne donne évidemment pas une paternité de tout repos ; tout comme dans la vraie vie, deux tempéraments semblables se heurtent, s'affrontent, connaissent l'un vis-à-vis de l'autre des enthousiasmes et des amosités. Leurs relations familiales sont jalonnées de verres de champagne à travers la figure, de paires de claques ; ponctuées de regards haineux et de mâchoires crispées ; en somme, ils sont continuellement envoutés

d'un complexe d'Edipe comme diraient les psychiatres distingués.

Cela est si vrai que même lorsqu'ils ne sont pas père et fils par le sang, comme dans *Nuit de décembre*, ils le restent pas l'esprit. Dans ce film, Blanchar est un grand musicien poursuivi par un souvenir de jeunesse, bien entendu (mais c'est une fille qui, cette fois, matérialise ce souvenir) ; Gilbert Gil est son élève, son disciple. Ils ont le même idéal et fatalement le même amour. En dehors de l'importante partie musicale qui est un des éléments essentiels du film, le conflit psychologique reste l'ossature de l'action et repose sur eux. Renée Saint-Cyr en est le prétexte et aussi la grâce, ils en sont la force et cela nous vaut des scènes d'une solidité assez exceptionnelle dans le cinéma français.

Nuit de décembre prouve que la rencontre de ces deux êtres n'est pas chose fortuite, ni fantaisie de metteur en scène, mais bien un « tandem », peut-être unique dans l'histoire du cinéma. Jusqu'à maintenant, nous connaissions le *Couple*, nous connaissions l'équipe comique dont Laurel et Hardy sont l'image, certaines familles créées par la fiction, comme celle du *Juge Hardy* ou celle de *Charlie Chan*, basée uniquement sur la race identique des interprètes, mais eux seuls sont liés par le fil ténu et solide des affinités intérieures. Il est certain qu'après la preuve écatante donnée par *Nuit de décembre*, preuve d'autant plus effective que le film est de grande classe, nous reverrons des « séries » Blanchar-Gil qui n'auront rien de commun avec les multiples « chaînes » de sujets dont l'opportunisme commercial des producteurs nous a trop souvent saturés.

R. M. ARLAUD.



Ils ont le même idéal et fatalement le même amour.... *Nuit de décembre*



Marc L., Cannes. — Dieu ! qu'il est donc difficile de se faire comprendre en parlant clairement ! Ouvrages et publications ça veut dire : livres, brochures, revues, journaux, imprimés. Si nous avions voulu des nouvelles, des interviews, des enquêtes et des scénarii, eh bien, nous les euissions demandés en les appelant par leurs noms. Ceci dit, nous lisons volontiers votre projet de scénario (joindre les timbres pour le retour si vous voulez qu'il vous revienne) et nous dirons franchement ce que nous en pensons. Cela n'engage ni vous ni nous-mêmes, et vous évitera peut-être une perte de temps et de fâcheuses déconvenues dans l'avenir.

S. et J., à Nice. — Vous avez raison, Madeleine Robinson a beaucoup de talent ; dans notre numéro de Noël nous avons parlé d'elle à propos de son mariage, quelque jour nous lui consacrerons un plus long article. Elle a débuté au théâtre à l'école de Boullin, à Paris, son premier rôle fut dans *Le Micoche*.

Serge Robinson n'est pas son frère, Madeleine Robinson a bien un frère, mais il porte un autre nom et est coureur cycliste.

Georges R., à Marseille. — Je ne vois guère comment le cinéma pourrait vous « dépanner » à l'heure actuelle car, n'étant pas professionnel, il faudrait d'abord apprendre le métier avant de pouvoir être utilisé. Et puis « n'importe quelle branche » c'est tout de même un peu vague. Il faudrait préciser. Venez nous voir et nous verrons de vive voix comment nous pourrions vous orienter.

Verrons nous... TROIS ARGENTINS A MONTMARTRE ?

Parmi les films tournés durant les hostilités — ils ne sont pas très nombreux — il en est plusieurs que nous ne verrons jamais. On avait dit que les *Trois Argentins* à Montmartre risquaient de subir le même sort ; il n'en est rien et ce film après sa sortie à Paris au Cinéma Max Linder, passe en ce moment sur les écrans de la zone libre, on l'annonce au *Hitler*, à Marseille.

Dernière des productions terminées avant l'armistice, *Trois Argentins* ne sont guère mélancoliques, il leur arrive de pendables aventures dans une pension de famille où logent des artistes de Music-Hall venus de tous les bouts du monde.

C'est un film optimiste d'A. Hugon où l'on trouve tout ce qui caractérise de réalisateur ; on l'on retrouve des visages connus, comme Georges Rigaud, ou le chanteur Raphaël Medina, de moins connus : la danseuse Paloma de Sandoval, le guitariste Oscar Aloman, de familiers : Pierre Brasseur, Milly Mathis, Delmont.

Jean V., à Aix-en-Provence. — Vos compliments sur notre Revue sont très agréables à recevoir, vous n'en mériteriez pas moins que l'on vous mette à l'annuaire pour la lire si mal. Tout ce que vous demandez sur Freddie Bartholomew a paru dans notre numéro 362 B du 9 janvier 1941, dans un article intitulé *L'Age Ingrat*. Freddie Bartholomew est bien né en Angleterre. C'est tout à fait dans notre esprit de ller le plus possible les lecteurs à la revue ; toute collaboration qui apporte quelque chose est la bienvenue, sans naturellement que cela puisse nous engager en aucune façon.

LA LETTRE DE LA SEMAINE

Je vous dirai, avec mes excuses de vous ennuyer, que moi, comme 1.000.000.000.000 d'autres je voulais faire du cinéma ! Mes parents, mes amis, tout le monde m'avait mis cette idée dans la tête, il y a 2 ou 3 ans ! Un jeune premier évidemment ! chaque fois que l'on abordait ce sujet devant moi, c'était pour applaudir mes soi-disant dons dignes des Power ou des Taylor, et surtout des comiques ! C'était très flatteur, et j'étais arrivé à y penser sérieusement jusqu'au jour, et il y a quelques mois, où j'ai envisagé la situation avec calme, et conclus que c'était idiot, de me bourrer l'esprit de rêves impossibles ! Alors je suis guéri ! Je resterai spectateur ! Seulement, et je vais peut-être vous paraître un peu idiot, je pense à tous ces jeunes qui caressent encore ce rêve ! Il y en a... Je ne vous apprend rien ! Ça leur nuit beaucoup ! Ne croyez vous pas qu'un article « bien tassé » de votre part, ne pourrait pas rabattre un peu leurs illusions. Certains pourraient guérir, et ce serait un bien je crois ! Quand je vois certains de mes camarades faire tous les cinémas pour prendre de la graine en vue d'imiter « un jour prochain » ces rois des sunlights j'en ai mal au cœur ! Pauvres types ! A quoi rêvent-ils ! Ils perdent leur temps !

D. C.

P. F., à Toulon. — Nous vous envoyons les numéros du 17 et 31 octobre et celui du 7 novembre. Les précédents n'existent pas dans l'édition vendue au public et qui débute le 17 octobre. Nous sommes tout à fait d'accord pour créer à Toulon une filiale du Club semblable à celle qui se forme à Nice, mais pour cela comme nous ne sommes pas sur place, il faudrait que tous les sympathisants commencent à se grouper ; dès que vous seriez une vingtaine, nous pourrions mettre sur pied une filiale. Si l'un de vous, de passage à Marseille, pouvait venir nous voir, soit à nos bureaux, soit à la permanence du Club, 45, rue Sainte, nous pourrions donner une marche à suivre et un programme plus précis.

Georges F., à Châteauroux. — Voyez la réponse adressée à Ghislaine P. tenez vous compte par ailleurs qu'il ne nous est pas possible de vous adresser une liste des acteurs à qui nous pouvons transmettre votre lettre, nous sommes une revue de cinéma, pas un registre d'état-civil. Nous pouvons correspondre avec tous les artistes de cinéma, théâtre et music-hall qui se trouvent en zone libre. Nous pouvons également vous dire si une vedette est ou non en zone libre. Ce n'est déjà pas mal.

Quinze Amies de Reda. — Nous ne supposons pas que vous soyez honteuses de cette amitié ? Non. Alors donnez au moins un nom responsable, nous ne pouvons pas répondre sous des pseudonymes. Vous avez dit, depuis votre lettre, être consultée par notre numéro du 13 mars où « il » avait les honneurs de la couverture et où nous disions ses projets actuels ; nous donnerons une interview de lui au moment où il réalisera ses projets cinématographiques.

Maurice à Marseille. — Si vous avez parlé avec vos amies, c'est perdu. Annabella ne s'est mariée qu'une fois en Amérique, c'est avec Tyrone Power. Auparavant elle fut la femme de Jean Murat William Powell et elle ne se sont rencontrés qu'à l'occasion d'un film : *La Baronne et son Valet*, il ne fut jamais question d'autre chose ; tant pis pour vous ! A l'avenir donnez votre nom et votre adresse, sans quoi nous ne pourrions vous répondre.

(Suite page 12).



PALOMA de SANDOVAL



A PARIS

— Béatrice Dussane, Germaine Auber, Berthe Bovy, Jean Hervé, Maurice Escande, Madeleine Renaud, Mary Marquet et Mario Roll ont pris part à la manifestation qui s'est déroulée à la Comédie-Française en l'honneur du centenaire de Mounet-Sully.

— Pierre Aldebert vient de mettre en scène, au Théâtre National Populaire, une nouvelle pièce de Pagnol-Marmont *Horizons*. Elle est jouée par Marguerite Valmond, Maurice Lagrenée, Maxime Faber, etc.

— René Rocher, Pierre Aldebert et Jacques Hébertot sont candidats au poste de directeurs de l'Odéon.

*

NOTRE COUVERTURE

Le *Maître de Poste*, réalisé par Gustav Ucicky d'après la nouvelle de Pouchkin, passe cette semaine au Rex et au Studio de Marseille. Cette nouvelle adaptation nous vaut en même temps qu'une œuvre de haute classe, la joie de revoir le puissant artiste qu'est Heinrich George aux côtés d'une nouvelle venue — pour nous tout au moins — qui a nom Hilde Krahl et qui fait une émouvante création du personnage de Dounia.

*

— Faites surveiller vos Locaux, Maisons, Villas, Magasins, et assurez-vous contre le Vol.

CONSORTIUM MEDITERRANEEEN DE SURVEILLANCE et de GARANTIE 14, Rue Stanislas Torrents, Marseille. — Tél. : D. 75-44. Agence à Aix-en-Provence.

TIMBRES-POSTE achète collections vieilles lettres, au comptant. Paye très haut prix. Rostan, 6, quai Rive-Neuve, Marseille.

MARSEILLE MOBILIER
Les Meubles de qualité
Literie
Ameublement
Tapiserie
65, Rue d'Aubagne - MARSEILLE

La plus importante
Organisation Typographique
du Sud - Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

NOUVELLES DE PARTOUT

— La *Praesens-Film* tourne actuellement un grand film suisse intitulé *Gilberte de Courgenay* et relatant l'histoire du dévouement de cette héroïne nationale. Le film est interprété par Anne-Marie Blanc, Heinrich Gretler, Tilly Oesch, Erwin Kohlund, H. Woster, etc. Voici ce que dit de cette production notre éminente consœur helvète Eva Elle : « Ce film suisse, au profit du Don National, est tissé de belles et généreuses idées, et bénéficie d'une interprétation de choix, sans parler de toutes les bonnes volontés, y compris celle de Mme Schneider-Montavon, ex-Gilberte de Courgenay, qui y participèrent. »

— Nicolas Kolline qui fut un des meilleurs artistes du groupe Albatros, vient de repartir à l'écran dans un film viennois *Le Gouverneur*, aux côtés de Marte Harell.

— A Moscou et à la Havane on vient de procéder à une distribution de prix cinématographique. En Russie, c'est S. M. Eisenstein qui a reçu le « Prix Staline ». Notons en passant qu'Eisenstein tourne en ce moment un film sur Ivan le Terrible qui fait en quelque sorte suite à son *Alexandre Nevsky*. C'est la série des films à la gloire de la Russie tsariste et impérialiste ! A la Havane, les critiques et journalistes ont désigné les dix meilleurs films présentés en 1940. Les voici : *Le Jour se lève* de Marcel Carné, *La Fin du Jour* de Julien Duvivier, *Autant en emporte le vent* de Victor Fleming, *Pinocchio* de Walt Disney, *Noce de Sang* de Justo Suarez, *La Force Brûlée* de Lewis Milestone, *Le Chemin de la Croix* de John Ford, *Le Magicien d'Oz* de Victor Fleming, *Tarass Boulba* d'Alexis Granowsky et *La Charrette Fantôme* de Julien Duvivier.

— Paul Colline donne des représentations de music-hall dans un camp de prisonniers en Allemagne.

— C'est probablement Gaby Morlay qui sera la partenaire de Charles Vanel dans *La Neige sur les Pas*, le film que va réaliser André Berthomieu d'après le roman d'Henry Bordeaux.

— Marcel Echourin et Daniel Lecourtois ont été rapatriés d'Allemagne et sont arrivés à Vichy.

— Maurice Cam et Gabriel Rosca auraient des projets de réalisation. Cam traiterait d'un documentaire au Maroc, Rosca ferait un film d'extérieurs.

— Harry Krimer fait actuellement partie de la troupe théâtrale Jean-Bard, dirigée en Suisse par William Thomi.

— Léo Laparo, le jeune premier que nous avons vu dans *La Cité des Lumières*, *Katia*, et *Café de Paris*, est arrivé en zone libre. Il s'est fixé à Nice.

Georges GOIFFON et WARET
51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26
Toutes TRANSACTIONS COMMERCIALES et IMMOBILIÈRES

LE TAMBOUR BAT...

Sous ce titre, Lucien Viéville écrit dans *Le Petit Journal* :

« Mlle Clara Tambour a le goût vif, comme l'avait Mlle Maud Loty, qui disait si bien le Mot dans les pièces de M. Sacha Guitry, de l'Académie Goncourt.

Mlle Clara Tambour, comme Mlle Maud Loty, vient d'avoir une histoire de gendarmes. Si elle ne manie pas si bien — et encore c'est à voir — le répertoire néo-classique que Mlle Loty, elle joue avec la même impétuosité. Témoin ce pauvre pandore qui, chargé de traîner les ayants droit à la carte d'alimentation à la mairie de Ruell, se vit fort proprement botter les fesses par l'artiste, lasse de faire la queue.

Les joues d'un gendarme sont sacrées. Mlle Clara Tambour, tout comme Mlle Maud Loty, s'est retrouvée devant la correctionnelle. Elle a joué la grande scène du deux, sachant être pathétique et tendre. Le gendarme tint de son côté fort honnêtement son rôle : celui de la clémence d'Auguste. Les spectateurs furent enthousiasmés, tant et si bien que Mlle Tambour fut condamnée au minimum de l'amende, ce qui équivaut largement à un bis... »

ARTISTES ! REALISATEURS ! TECHNICIENS !

Faites nous connaître votre résidence. Informez-nous de vos changements d'adresse. Peut-être une lettre urgente vous attend-elle en nos bureaux. Notre discrétion est assurée : Nous ne donnons jamais d'adresse sans autorisation formelle de l'intéressé.

— Max Schmeling, le champion de boxe, acteur de cinéma et mari de la blonde Anny Ondra, s'est engagé dans un corps de parachutistes. Il renonce définitivement à la boxe.

Les GALERIES BARBES
ont meublé
LE FOYER
du
CINÉ-CLUB
Les Amis de la Revue de l'Esprit

CHIRURGIEN-DENTISTE
2, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Travaux Or, Acier, Vulcanite
Assurances Sociales

DIABETE
QUERISON ASSURÉE
par les Cachets CABAGNO
Prix : 25 fr. — Pb. BEAUCHAMP
5, Cours St-Louis - MARSEILLE

LES PROGRAMMES

DE LA SEMAINE

MARSEILLE

ALCAZAR, 42, cours Belsunce. — Collier de chanvre, Loi de la Plaine.
ALHAMBRA, St-Henri. — Durand bijoutier.
ALHAMBRA, Ste-Marguerite. — Booloo, Idole de la Jungle.
ARTISTICA, L'Estaque-Gare. — Le Prince X, Casse-cou.
ARTISTIC, 12, bd Jardin-Zoologique. — La Bataille silencieuse.
BOMPARD, 1, boul. Thomas. — Patrouille en mer, Certaine jeune fille.
CAMERA, 112, La Canebière. — Méphisto.
CANET, rue Berthe. — Kidnapping, Maison à vendre, Pacific Express.
CAPITOLE, 134, La Canebière. — Fermé.
CASINO, Mazargues. — Colonie pénitentiaire.
CASINO, St-Henri. — Programme non communiqué.
CASINO, St-Louis. — Secrets de la Mer Rouge, Lumières de Paris.
CASINO, St-Loup. — Délicieuse, Cavalier Vallée de la Mort.
CENTRAL, 90, rue d'Aubagne. — Programme non communiqué.
CESAR, 4, place Castellane. — Prisons de femmes.
CHATELET, 3, av. Cantini. — Vedette et mannequin, Soir de réveillon.
CHAVE, 21, boul. Chave. — Programme non communiqué.
CHEVALIER-ROZE, rue Chevalier-Roze. — Programme non communiqué.
CHIC, Belle-de-Mai. — Bébé de l'Escadron.
CINEAC P. Marseillais, 74, Canebière. — Actualités, Furie de l'or noir.
CINEAC P. Provençal, c. Belsunce. — Actualités, Un poing c'est tout.
CINEO, St-Barnabé. — Programme non communiqué.
CINEVOG, 36, La Canebière. — Ames à la mer, Champagne-Valse.
CINEVOX, boulevard, Notre-Dame. — La Fille du Nord.
CLUB, 112, La Canebière. — Nuit de Décembre.
COMEDIA, 60, rue de Rome. — Touro, déesse de la Jungle.
COSMOS, L'Estaque. — Regain.
ECRAN, La Canebière. — Sa femme et sa dactylo, Quelle joie de vivre !
ELDO, 24, place Castellane. — Tourbillon de Paris, Pirates du Ciel.
ETOILE, 21, boul. Dugommier. — Programme non communiqué.
FAMILIAL, 46, ch. de la Madrague. — Aventure à Paris, Mariage incognito.
FLOREAL, St-Julien. — Cet âge ingrat, Mr Dynamite, Yoshiwara.
FLOREOR, St-Pierre. — Programme non communiqué.
GLORIA, 46, quai Mar.-Pétain. — Vous seule que j'aime, Je n'ai pas tué Lincoln.
GYPTIS, 10, rue St-Claude. — Tragédie impériale.
HOLLYWOOD, 38, rue St-Ferréol. — Programme non communiqué.
IDEAL, 335, rue de Lyon. — C'était pour rire, Le Bousilleur.
IMPERIA, Vieille-Chopelle. — L'insaisissable.
IMPERIAL, rue d'Endoume. — Fermé.

LACYDON, 12, quai du Port. — Miss Catastrophe, Ch-Chan aux Olympiques.
LENCE, 4, place de Lenche. — Programme non communiqué.
LIDO, Montolivet. — Le Vantard, Service secret de l'air.
LUX, boulevard d'Arras. — Pilleurs de ranch.
MADELEINE, 36, av. Maréchal-Fach. — Sérénade, Marque du Destin.
MAGIC, St-Just. — Service secret de l'air.
MAJESTIC, 53, rue St-Ferréol. — Nuit de Décembre, La bonne est de sortie.
MASSILIA, 20, rue Caisserie. — Sa plus belle chance, Taverne de la Jamaïque.
MOULAN, La Pomme. — Programme non communiqué.
MODERN, Plan-de-Cuques. — Dame de Malacca, Empereur de Californie.
MONDAIN, 166, boul. Chave. — Ceux de la zone, Petite peste.
MONDIAL, 150, ch. des Chartreux. — Baronne de minuit, Bulldog en péril.
NATIONAL, 21, boul. National. — Chasse au traître.
NOAILLES, 39, rue de l'Arbre. — Bannement de Cœur.
NOVELTY, du Port. — Les Conquérants.
ODDO, boul. Oddo. — Roi des galajours, Avocat du diable.
ODEON, 162, La Canebière. — Programme non communiqué.
PALACE SAINT-LAZARE. — Grande parade de Walt Disney.
PATHE-PALACE, 110, La Canebière. — Vie privée d'Elisabeth d'Angleterre.
PHOCEAC, 38, La Canebière. — Mollenard, Charlot pompier.
PLAZA, 60, boul. Oddo. — Raphaël le Tatoué, 52^e Rue.
PRADO, av. Prado. — Richard le téméraire, Secret magnifique.
PROVENCE, 42, boul. de la Major. — Programme non communiqué.
QUATRE-SEPTEMBRE, pl. 4-Septembre. — Programme non communiqué.
REFUGE, rue du Refuge. — Brute magnifique.
REGENT, La Gavotte. — Programme non communiqué.
REGINA, 209, av. Capelette. — La voix qui accuse.
REX, 58, rue de Rome. — Maître de poste, Testament Capitaine Drew.
REXY, La Valentine. — Booloo, Idole de la Jungle.
RIALTO, 31, rue St-Ferréol. — 3 Argentins à Montmartre.
RIO, L'Estaque-Riaux. — L'Extravagant, 3 du Trapèze.
RITZ, St-Antoine. — Entrée des artistes, Hi-Fang le Pirate.
ROXY, 32, rue Tapis-Vert. — Imprudente jeunesse, Sa première angoisse.
ROYAL, 2, av. Capelette. — Chasseur de Maxim, Soirée de gala.
ROYAL, Ste-Marthe. — Programme non communiqué.
SAINT-GABRIEL, 8, cours de Lorraine. — Programme non communiqué.
SAINT-THEODORE, r. Dominicaines. — La grande cage, Petit Pierre.
SPLENDID, Saint-André. — Le lien sacré, Brumes.
STAR, 29, rue de la Darce. — Miss Manton, Crime de M. Lange.
STUDIO, 112, La Canebière. — Maître de Poste, Testament Capitaine Drew.
TIVOLI, 33, rue Vincent. — L'Entraîneuse, Visite nocturne.
TRIANON, St-Jérôme-La Rose. — Colonie pénitentiaire, Ruée sauvage.
VARIETES, rue de l'Arbre. — La femme du boulanger.
VAUBAN, rue de la Guadeloupe. — Narcisse, Soirée de gala.

AVEC NOS LECTEURS

(suite)

Raoul P. à Marseille. — On ne vous a pas donné les renseignements sur la correspondance avec les artistes américains !!! Relisez un peu la Revue, vous verrez que ces renseignements ont paru presque chaque semaine. Nous transmettons vos lettres si elles sont affranchies: 2,50 pour la voie normale, 12,50 pour la poste aérienne. Vous vous trompez pour Blanchard, notre courrier nous prouve au contraire que c'est un des artistes que le public préfère. Quant à Réda Calre, lisez ce que nous disons ici même à ses quinze ans.

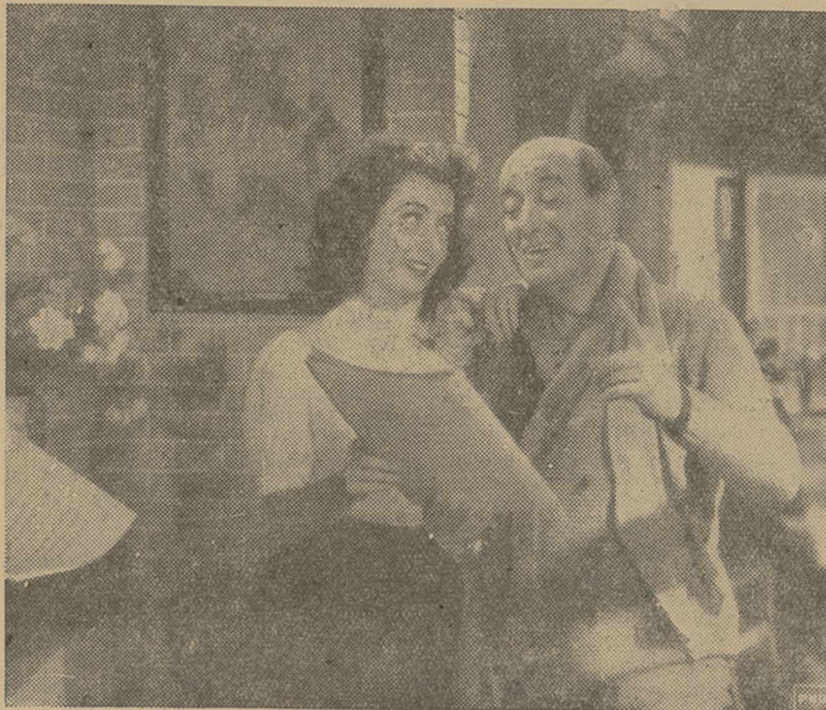
Ghislaine P. à Alger. — Vous savez bien, puisque vous lisez notre courrier, que nous ne donnons pas d'adresses. Envoyez-nous vos lettres affranchies, nous les transmettrons.

Curieux de Toulon. — Pas de pseudonyme, s'il vous plaît ! Un scénario est l'action racontée du film, le découpage en est le détail scène par scène utilisé par le metteur en scène comme base de travail en studio, tandis que le montage est le travail qui consiste à joindre entre elles les différentes scènes tournées séparé-

ment. Le montage est un travail sur la pellicule même. On tournera certainement dans les envi-

rons de Toulon dans le courant de l'été, mais aucun projet précis n'existe encore en ce moment.

E. B. à Toulon. — Vous êtes une vraie et bonne amie de cette petite fille de 14 ans ? Alors conseillez-lui d'attendre. Rien n'est plus odieux au cinéma ou au théâtre que les enfants prodiges. Ce n'est pas en refaisant ce que des acteurs ont fait sur l'écran que l'on devient acteur. Ensuite, le cinéma est un métier, ce n'est pas une bonne surprise que l'on apporte à une petite fille pour sa fête à la place d'un gâteau ou d'une poupée. Si malgré tout elle tient toujours à son idée, qu'elle soit d'accord, au cas où elle aurait vraiment des dispositions pour travailler sérieusement sans qu'il soit question de jouer, alors envoyez-nous quelques photos — de préférence des photos d'amateur — et une lettre d'elle où elle nous parle d'un film qui lui a plu, où elle dise ce qu'elle en pense; nous soumettrons tout cela à un metteur en scène. Expliquez-lui bien que les directeurs de studios ne vont pas voir chez eux tous les gens qui veulent faire du cinéma. Ils ne le font pas même pour les vedettes. Et qu'ils « n'envoient pas non plus un metteur en scène », ceux-ci n'étant pas des larbins.



Viviane Romance et Aquistapace dans La Vénus Aveugle

Le Gérant: A. DE MASINI

Impr. MISTRAL - CAVAILLON